



Park Avenue,
New York, 1981.
Raymond Depardon/
Magnum

PHOTOGRAPHIE

Le Depardon du retour aux fondamentaux

« Qu'est-ce qu'une bonne photographie ? » se demande encore l'artiste dans une remarquable exposition à la Fondation Cartier-Bresson.

« **E**ncore Raymond Depardon ? » C'est la phrase d'accroche de l'article de Fabien Ribery, qui défend à mort l'exposition de la Fondation Cartier-Bresson, pourfendant un certain agacement face à l'omniprésence médiatique du photographe et réalisateur qui a trusté, ces dernières années, les plus beaux espaces d'exposition (Grand Palais, Fondation Cartier), édité plus de soixante livres et signé une vingtaine de longs métrages. Et c'est vrai que, après avoir tout tenté, de l'art contemporain à la photo du président, on pouvait craindre une certaine usure... sauf que cette exposition, si intelligemment pensée par la directrice du lieu, Agnès Sire, réussit à réveiller tout le monde, de Depardon au spectateur. Au point qu'on se dit : s'il devait rester une exposition de Depardon, une seule, ce devrait être celle-là.

Sorties de la zone de confort

Pourquoi ? Parce que, sur les cimaises, s'opère simplement, par l'image et le texte, un retour aux fondamentaux. Et ce recentrage sur l'essentiel renoue avec la fraîcheur des origines. Si bien que, sur les deux étages de la Fondation, le plus émouvant de cet artiste complexe qui n'en finit pas de se chercher, et qui, ce faisant, fourbit toutes les écritures (photo, cinéma, mais aussi littérature, car c'est un écrivain !), est là rassemblé. Et ce qui ressort, ce sont les actes créatifs forts qu'il a posés, à certains moments courageux d'une carrière où il a pris des risques en affirmant des points de vue différents de ses collègues de Gamma ou Magnum. Ceux-là sont souvent morts. Mais le plus courageux n'est pas toujours celui qu'on croit. Et point n'est besoin d'être sur un champ de bataille pour se mettre en danger...

Sa zone de confort, c'était la ferme natale du Garey, lieu de jeux, de cachettes et de rêveries. Les silhouettes de Marthe et Antoine, les parents paysans durs à la tâche, sont souvent

captées de dos et de loin. Le socle est là, indéfectible, mais aussi leur douleur, leurs silences pesants qui hantent déjà le cadre du jeune Raymond. Passeur d'actualités, il devient photojournaliste, croit avoir trouvé ainsi son inclination, notamment dans Beyrouth bombardée.

Mais non, le voilà qui laisse tomber la photo de presse, la bravoure du correspondant de guerre. Ayant besoin de l'écrire noir sur blanc, il publie, en 1979, *Notes*, mais chez un éditeur de poésie, s'il vous plaît ! Suivra, en 1981, un autre moment d'ancrage fort de sa créativité, *Correspondance new-yorkaise*, recueil de non-instants décisifs produits au quotidien en arpentant la métropole américaine. Publiés en temps réel dans le journal *Libération*, ils n'en sont pas moins, souvent, des icônes.

Un quelque chose de l'ordre de l'innocence

Puis, arrivera la question, si déterminante, de la liberté, avec série photo et film sur l'enfermement, question remise sur le chantier dans le prochain film *Douze Jours*, bientôt sur les écrans... Et, tout ce temps-là, aura été mise en images et en mots une errance solitaire volontaire, travaillée par la sauvagerie du désert tchadien, du génocide rwandais ou par la douceur des couleurs de Glasgow ou de l'ex-RDA. Des photos de choses banales, icônes et inédits mélangés, qui touchent d'autant plus que leur auteur nous le certifie : certes, il se tient en embuscade, dans l'attente de son moment mental et de sa lumière à lui, il ne sait toujours pas s'il est à la bonne distance, mais il ne cherche pas la séduction, le nombre d'or ou la prouesse. Et ce quelque chose de l'ordre de l'innocence, si rassurant, vibre sur les cimaises... ●

MAGALI JAUFFRET

Jusqu'au 17 décembre. Fondation Henri Cartier-Bresson, 2, impasse Lebovius, Paris 14°. www.henricartierbresson.org
Traverser, éditions Xavier Barral, 260 pages, 39 euros.